

Francine Barthe-Deloizy, Gaëlle Gillot, Bertrand Pleven, Mina Saïdi Sharouz. , Olivier Milhaud, Bertrand Pleven  
26 avril 2011

## Les géographies du pique-nique

Débat "Les géographies du pique-nique" animé par Bertrand Pleven (IUFM de Paris) autour de Francine Barthe-Deloizy (Université d'Amiens), Gaëlle Gillot (Université Paris 1) et Mina Saïdi Sharouz (Université Paris X) le mardi 26 avril à 19h30.

### Introduction

Bertrand Pleven offre une introduction au débat pleine de saveur, d'humour, de convivialité, d'intelligence. Il nous est difficile de transcrire par écrit ce moment. Citons donc son texte. « Incongru décor que celui du café de Flore pour parler du pique-nique tant cette pratique porte une **image débraillée, légère et populaire** pour ne pas dire triviale aujourd'hui dans nos représentations. Alors à défaut de nappe, de natte, de tapis, ou encore de contact direct au sol, c'est dans l'amphithéâtre de chaises et de tables et sur l'épaisse moquette du café que l'on accueille avec grand plaisir nos trois invitées. Charge à elles de nous verdir les yeux et les oreilles, mais au delà de nous montrer toute la pertinence d'un regard scientifique sur cette pratique à la fois ordinaire et universellement ( ?) partagée qu'est le pique-nique. Charge au public du café d'apporter interrogations, remarques et pourquoi pas récits.

Les trois chercheuses se sont retrouvées autour de cet étrange objet du savoir à l'occasion d'un colloque organisé par leur soin en 2006 au sein du laboratoire ENEC (Espaces, Nature et Culture), dont les actes ont été publiés dans ***Le pique-nique. Ou l'éloge d'un bonheur ordinaire***. Ouvrage collectif dirigé par Francine Barthe-Deloizy. Bréal, collection D'autre part, 2008, qui rassemble historiens, historien de l'art, géographes et anthropologues. Si, au-delà du pique-nique, on trouve des thèmes dans leurs recherches qui se recouvrent partiellement (notamment dans le triptyque jardins, ville, genre), c'est surtout une méthodologie fondée sur la transdisciplinarité et le comparatisme qui les rassemblent. Elles se retrouvent, enfin, toutes les trois dans une géographie de la liberté, particulièrement attachée à mettre en relief les espaces de négociation entre la rugosité de l'espace, les carcans sociaux, politiques ou culturels d'une part et les pratiques habitantes d'autre part. Cette dimension mérite d'être soulignée à l'heure où les terrains de Gaëlle Gillot, mais également de Mina Saïdi, sont bouleversés par des sociétés qui sortent de leur long mutisme (Égypte, Syrie, etc.).

**Gaëlle Gillot** est géographe urbaniste, maître de conférences à l'IEDES (Institut d'études du développement économique et social) de l'Université de Paris 1. Elle possède une double formation en sciences politiques (Institut d'Études Politiques de Grenoble) et en géographie (université François Rabelais de Tours). Membre du laboratoire *Géographie Cités*, ses travaux portent sur les politiques d'aménagement des espaces publics, en particulier les jardins, dans le monde arabo-musulman et sur leurs pratiques par les populations modestes. Ces terrains s'étendent au Caire, Damas, Rabat, Téhéran, plus récemment à Istanbul. Ses recherches s'intéressent de manière complémentaire au transfert des modèles urbains et des pratiques des espaces publics. On ne saurait que trop conseiller à ceux qui ne connaissent pas encore ses travaux d'aller lire son article intitulé « Faire sans le dire, géographies amoureuses au Caire » (*Géographie et cultures*, n°54, 2005, pp.31-52) dans lequel elle développe la dimension spatiale des stratégies de contournement des jeunes Cairotes pour flirter.

**Mina Saïdi** est iranienne, elle vit entre la France et l'Iran. Elle est architecte (et à ce titre Responsable de l'Observatoire Urbain de Téhéran et des villes d'Iran (O.U.T.I.) au sein de l'IFRI). Elle est également anthropologue ayant travaillé sur et par l'image, à travers la réalisation de documentaires, à mettre en lumière des expériences habitantes, à hauteur d'hommes et de femmes acteurs et actrices d'initiatives locales. Elle a eu de nombreuses missions en Afrique, au Bénin notamment. Elle vient de soutenir brillamment en décembre dernier sa thèse de géographie à l' Université Paris X - Nanterre intitulée *Femmes et villes, mobilités quotidiennes à Téhéran*, sous la direction de Bernard Hourcade. Ses travaux portent sur les pratiques de l'espace et la rénovation urbaine, l'étude de genre, les transport et les mobilités.

**Francine Barthe-Deloizy** est une habituée des cafés géographiques. Géographe, maître de conférence à l'Université Jules Verne de Picardie et membre du laboratoire Espace, Nature et Cultures de l'université Paris-IV-Sorbonne. Elle est directrice de la revue *Géographie et Cultures*. Après avoir travaillé sur les parcs et jardins sous l'angle des pratiques spatiales urbaines, elle s'est intéressée aux corps et à leurs spatialités. Ceci l'a mené à publier un des best-sellers de la géographie contemporaine, *Géographies de la nudité. Être nu quelque part* et à soutenir en novembre dernier son HDR intitulée *Les spatialités du corps, entre pratiques ordinaires et expériences extrêmes*. Elle est attentive à la question du genre comme catégorie, comme en témoigne le numéro de la revue *Géographie et Cultures* qu'elle a dirigé avec Claire Hancock en 2005. Elle travaille actuellement sur le vaudou brésilien, et en particulier, les cérémonies de transe. »

### ***Francine Barthe-Deloizy, le pique-nique, l'extérieur et la nature***

Que dire aux gens qui pensent que le pique-nique, après tout, c'est tout simplement un repas comme un autre mais pris en dehors ?

Francine Barthe-Deloizy rappelle que le plus petit dénominateur commun du pique-nique est une combinaison de pratiques : manger ensemble, dehors, de manière festive et quelque peu exceptionnelle. Le mot n'apparaît dans le Dictionnaire qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais dès le XVII<sup>e</sup>, dans les *Caractères* de La Bruyère, l'expression « manger à pique-nique » voit le jour et signifie alors manger hors de chez soi. Mais pour le distinguer du casse-croûte, il faut être plusieurs, partager le repas pris ensemble, partager aussi une forme de convivialité festive, qui rend le pique-nique si peu quotidien.

Bien sûr, il existe différentes formes de pique-nique, où l'on se retrouve plus ou moins entre soi, avec ou sans thème, avec tel ou tel groupe social (pique-nique de voisins...). Pensons aux pique-niques blancs, où l'on se retrouve vêtu d'élégance avec des inconnus à qui on a donné rendez-vous via Internet, chacun amenant coupes en cristal et autres mignardises. C'est donc toute une idéologie qui s'exprime via le pique-nique. Pensons au grand pique-nique de la méridienne verte en l'an 2000 qui a attiré plus de deux millions de personnes. Il y a toute une récupération du pique-nique par les politiques si l'on pense au pique-nique du Sénat, aux piques-niques organisés par les mairies, etc.

le pique-nique devient de plus en plus urbain, et c'est pourquoi il parle au géographe, car il nous dit quelque chose de l'espace des sociétés. Il faut bien voir que jadis, on sortait de la ville pour aller déjeuner sur l'herbe, à la campagne - le Front populaire prenant comme modèle les peintures impressionnistes. Les photos de Robert Doisneau sont éloquentes à ce sujet. Il fallait du temps libre, les voies ferrées comme transport en commun vers les campagnes, et les départs de fin de semaine pour se mettre au vert. De nos jours, on sort de moins en moins de

la ville, ce qui se traduit par de nouvelles façons d'envisager la nature. On va pique-niquer dans des lieux publics, des parcs (quand ce n'est pas interdit), le long des canaux, la nature se réduisant aux arbres plantés le long des berges et aux reflets de l'eau. Le besoin de verdure s'est transformé, le pique-nique nous fait sortir dehors, ensemble, pour manger sous les étoiles ou le soleil, le pique-nique s'est urbanisé.

Décentrons à présent le regard, car le pique-nique c'est aussi l'occasion d'une « grammaire des civilisations », rappelle Bertrand Pleven.

### **Mina Saïdi : le pique-nique en Iran, une passion nationale**

Le pique-nique est ce que l'on voit en premier en arrivant en Iran. Allez à Ispahan, les gens pique-niquent partout : dans les parcs certes, mais aussi sur les bords d'autoroute ou sur les terre-plein ! Cette tradition nationale remonte à l'époque de Zarathoustra. Et les rois iraniens, des nomades, n'aimaient pas beaucoup leurs palais et raffoler des pique-niques en pleine nature.

On observe une continuité des pratiques. Le treizième jour de l'année (année qui commence au premier jour du printemps en Iran) est le jour du grand pique-nique, le Sizdah bédar. Le monde a été créé en douze jours selon la tradition, et le treizième serait un jour funeste où l'on risque le chaos : il faut donc fuir la ville. On peut le lire comme un jour funeste, ou comme un jour de célébration du printemps, de la vie et de son renouveau, quoiqu'il en soit comme le jour du pique-nique. On quitte sa maison, on fait des noeuds en signe de vœux (pour trouver un mari...), et on va pique-niquer dans des lieux proches de la nature. Il y faut un arbre, ou bien une source, de l'herbe, des signes rappelant la nature. C'est une pratique mentale de la nature dans la mesure où il faut être isolé du sol, en s'asseyant sur un tapis par exemple. Et l'on se régale de pistaches, de fruits secs, de soupe aux vermicelles (le vermicelle renvoyant à la vie qui dure longtemps), on joue aux dés, on célèbre le présent.

Aujourd'hui ce pique-nique iranien est plus urbain, lieu de mixité sexuelle, et l'on s'installe dans des lieux très variés, plus ou moins aménagés d'ailleurs, où la nature est toujours présente. Le pique-nique devient une pratique clé pour observer les croyances et les changements sociaux. Il faut dire que l'espace public est toujours sous contrôle en Iran. Il y a peu de lieux de rencontre pour la société. Il s'opère une confrontation des modes de vie par le pique-nique. Les frontières s'atténuent, entre les sexes et les milieux sociaux. Des codes tacites se recréent à travers ces rencontres entre gens qui ne se connaissent pas. Certes, une femme ne va pas s'allonger sur le tapis du pique-nique, mais des jeux de ballon sont organisés pour mêler hommes et femmes, tout comme des jeux de cordes. Si bien que le pique-nique est un bel observatoire du changement social, justement parce qu'il y contribue !

### **Gaëlle Gillot : pique-niquer pour respirer le zéphyr**

En Égypte, le pique-nique est une pratique qui se fait proche de chez soi, à la campagne, dans des lieux accessibles en voiture, parfois même sur les parkings derrière le coffre. La pratique s'est développée grâce à l'automobile. Au Maroc, en Syrie comme en Égypte, le pique-nique est toujours un moment exceptionnel, tout particulièrement lors des fêtes du printemps, fêtes généralisées autour de la Méditerranée. Pour marquer le solstice de printemps, le renouveau de la nature, on se retrouve comme en Iran près de la verdure et/ou d'une source.

La fête du Sham-el-Nessîm en Égypte, moment où l'on respire le zéphyr si l'on en croit l'étymologie, viendrait des pharaons (comme tout en Égypte d'ailleurs !). On célébrerait ainsi, au lendemain de la pâque copte, la renaissance de la terre après les crues du Nil. C'est le jour

où l'on range les vêtements d'hiver, et où l'on cherche ce contact avec la nature. On fait germer des lentilles. Et on quitte très tôt la maison, quand l'air est le plus frais. La journée s'organise autour du pique-nique de midi, et l'on picore des graines (signes de fertilité), des aliments frais, verts, des oignons, des poissons, on partage le pain, on mange des oeufs (symboles du renouveau), on prépare du thé sur des réchauds, on fait aussi des grillades d'agneau. Lors de ce temps de partage on s'assoit sur un tapis, adoptant des postures décontractées, ce qui n'est pas anodin puisque le moment est mixte. On n'utilise ni couvert ni assiette, on enlève ses chaussures, hommes et femmes se mélangent, même si seuls les premiers peuvent s'avachir. Tout le monde y participe, quelle que soit sa classe sociale, même si les plus riches vont aller pique-niquer dans un club avec piscine, mangeant toutefois les mêmes ingrédients de base.

Cette fête essentiellement familiale est redoutée par les gestionnaires de jardins publics. Pensons que 900000 personnes se retrouvent ce jour là au zoo du Caire ! L'herbe ressort ravagée de la journée pourtant censée célébrer la verdure. On ne retrouve à cette fête que les familles populaires. Le pique-nique devient pour elles le symbole de la légèreté face à la dureté de la vie, et témoigne aussi d'un besoin vital d'espace. Il y a aussi une grande fierté qui s'exprime, manger la même chose devenant le symbole d'une appartenance commune à l'Égypte. On retrouve tout autour de la Méditerranée de telles fêtes du printemps (Damas, Fes...)

Le pique-nique est aussi pratiqué de manière plus ordinaire lors des vacances. Se créent alors des territoires familiaux temporaires. Le tapis symbolise le centre de la famille, les enfants s'amusent à des jeux, la théière sur le réchaud. Manger dehors en famille est une pratique très mal vue par les autorités urbaines, au Caire comme à Rabat ou Istanbul. S'asseoir par terre, allumer des barbecues qui enfument, ralentir le rythme de la ville, tout cela n'est pas signe de civilisation. Aussi l'activité si répandue est perçue comme un débordement, un véritable problème d'aménagement urbain, vu l'importance de l'occupation des espaces publics. Le pique-nique est d'ailleurs devenu lors de la révolution égyptienne du printemps 2011 un appui à la contestation politique. La place Tahir a vu un pique-nique géant partagé par les riverains, les manifestants et les militaires.

#### **4. Débat**

L'exposé des intervenantes a permis un débat remarquable, où chacun s'est senti libre d'exprimer souvenirs et réflexions sur le pique-nique, un vrai café géo en somme. Bertrand Pleven souligne combien le pique-nique apparaît comme un fait social total qui transforme les lieux comme la société.

Michaël Bruckert rappelle qu'en Inde, il n'y a pas de pique-nique, le repas étant sans doute trop codifié, la pureté de la nourriture étant un enjeu de taille et l'espace public trop peu pensé pour l'alimentation. Ce qui n'est pas du tout le cas au Cambodge, où les catégories supérieures n'hésitent pas à prendre leur voiture pour rejoindre des huttes en bois à proximité desquelles se sont judicieusement installés des vendeurs de nourriture.

Un autre rappelle ses souvenirs d'enfance de pique-nique en forêt de Marly, sur une grosse pierre servant de table, une tante ayant cousu une nappe aux dimensions de la pierre. Il fallait partir tôt le matin pour être sûr que la pierre ne soit pas déjà occupée par d'autres pique-niqueurs. Territorialisation quand tu nous tiens...

Michel Sivignon s'interroge sur un lien possible entre pique-nique et conditions de logement. Longtemps à Paris, on ne pouvait pas cuisiner chez soi (ce qui est encore le cas dans de nombreux endroits de Pékin). Peut-on dès lors parler de pique-nique sans parler du rôle des résidences secondaires pour les plus aisés et des conditions de logement pour les plus modestes ?

Gilles Fumey s'interroge aussi sur une possible déification de la nature à l'occasion du pique-nique. Les Japonais mangeant sous les cerisiers en fleur célèbrent peut-être plus les dieux que la nature. Il rappelle aussi que dans son village du Jura, on détestait les pique-niqueurs, ces citadins vulgaires qui osaient manger dehors, ou ces Suisses qui venaient cueillir/voler les champignons du village... Francine Barthe-Deloisy rappelle que Georgette Zrinscak consacre un très beau chapitre dans l'ouvrage à ce regard des citadins (en Adriatique) sur les pique-niqueurs.

N'y aurait-il pas dans le pique-nique une volonté de retrouver le nomadisme ? Francine Barthe-Deloisy rappelle que la pratique du pique-nique est bien antérieure à l'apparition du mot dans la langue, et que cette pratique est toujours en évolution. N'y a-t-il pas eu deux pratiques proches du pique-nique bien avant l'apparition du mot ? Le premier modèle est assurément celui du repas de chasse et de la partie de campagne de l'aristocratie, qui sortait avec vaisselles, domestiques, le repas pris dans le carrosse, où on s'encanaillait. Les pique-niques d'Ascot, près de Londres, existent encore de nos jours pour l'aristocratie britannique venant assister aux courses de chevaux. Le deuxième modèle est celui des repas paysans, pris à la campagne, repas qui vont devenir le fameux casse-croûte.

L'espace privé est recréé par le pique-nique. En Iran, on apporte tapis, casseroles, vaisselle. Le tapis sert à se protéger de la terre, comme si la nature faisait peur et qu'il fallait s'en protéger pour n'avoir avec elle qu'un contact esthétique. Amener son tapis, c'est quelque part civiliser la nature, l'appriivoiser. En Egypte, le tapis constitue véritablement le centre de pique-nique, il sert à s'approprier le territoire.

Gilles Fumey rebondit sur cette question de la nature. Quand on mange, on mange le monde, l'endroit où l'on est et ceux avec qui l'on est. Il rappelle avoir vu à Caracas des sections d'autoroute fermées les dimanches, où les gens venaient pique-niquer, manger en somme l'autoroute et la ville ! Aujourd'hui, les pique-niques à la campagne traduisent l'envie des citadins d'aller dans un espace rural où il n'y a plus de paysans et que l'on va appeler la nature.

Michel Sivignon craint que les généralisations soient parfois un peu abusives. Prenons l'exemple des Russes, qui sont à l'opposé d'une nature dont on se méfie. Bien au contraire, Moscou et Saint Pétersbourg sont entourées de forêts qui ont joué un rôle historique dans la survie des habitants. Nombreux sont les Russes à revenir de leur datcha la voiture chargée de baies et de champignons. Les rapports à la nature mis en jeu par le pique-nique ne sont jamais universels.

Michaël Bruckert s'avoue fasciné par le pique-nique qui éclaire les rapports entre espace privé et espace public. Manger devient une activité publique ou consiste par le pique-nique à privatiser l'espace public. On brouille les limites entre ces deux types d'espace. Mina Saïdi rappelle qu'en Iran, on mange parfois dans les voitures ou on pique-nique sous de petites tentes (à l'abri desquelles on peut boire de l'alcool ou enlever son foulard) comme pour recréer sa maison dehors. Francine Barthe-Deloisy conclut sur ces questions d'intimité et de repli, toujours en jeu par le pique-nique. Lors du 14 juillet au Champ de Mars à Paris, la foule

pique-nique, mais des groupes se constituent clairement. Malgré l'hyper-visibilité, chacun reste dans sa bulle et entre soi.

Rarement un café n'aura été si animé au Flore, chacun se sentant libre de contribuer au débat, de rappeler des anecdotes qui enrichissent cette compréhension des liens entre la société, ses espaces, la nature et le pique-nique. Quand on pense que nos auteurs ont eu du mal à convaincre des géographes de l'utilité de s'interroger sur les pique-niques...

Pour aller plus loin

*Le pique-nique. Ou l'éloge d'un bonheur ordinaire.* Ouvrage collectif dirigé par Francine Barthe-Deloizy. Paris, Bréal, 2008. 256 pages.

Compte-rendu : Olivier Milhaud, avec l'aide de Bertrand Pleven.

### **Bibliographie :**

Le pique-nique. Ou l'éloge d'un bonheur ordinaire. Ouvrage collectif dirigé par Francine Barthe-Deloizy. Paris, Bréal, 2008. 256 pages.

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)